

JAMAIS D'EUX SANS TOI

JAMAIS D'EUX SANS TOI

ALEX SOL

© Alex Sol - 2023

« Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur ou l'éditeur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre. Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle »

Seconde édition - 2023

Correction : Ingrid Lombart

Couverture : Alex Sol

Maquette et mise en page : Alex Sol

Édité par ® Alex Sol, 31000 Toulouse

ISBN : 979-10-359-0533-0

Achevé d'imprimer en France

Dépôt légal : septembre 2023

*Les fous passent,
La folie reste.*

SEBASTIEN BRANT

14 AVRIL 2019

La brume recouvre la vallée derrière la maison et engloutit tout ce qui mesure moins d'un mètre de haut. Seules les cimes des arbres les plus hauts se dessinent, noires sur un fond gris clair. L'air frais a encore la piquante odeur de l'hiver et, ici, il sent surtout le bois de chêne.

Le ciel s'éclaircit petit à petit. Le soleil joue à cache-cache avec les nuages et vous le distinguez au loin derrière la colline, timide et frileux.

La vapeur qui sort de votre bouche tournoie devant vous avant de s'évaporer et de disparaître. Vous tendez une main distraite vers votre tasse et l'attrapez du bout des doigts. Vous êtes pieds nus sur le plancher de la terrasse et de petits frissons remontent le long de vos jambes. Vous aimez le froid, il vous rappelle l'Irlande, là où vous êtes née.

Vous posez votre tasse de thé fumant sur la table en fer forgé et resserrez votre pull ainsi que votre écharpe autour de votre cou. La froideur de ce début d'avril transpercerait n'importe qui du coin, mais pas vous. Vous n'êtes pas d'ici après tout. Votre accent commence à disparaître, cela fait bientôt vingt ans que vous avez quitté l'Irlande

pour rejoindre la campagne française, mais il chante encore lorsque vous êtes fatiguée ou énervée.

La nature est silencieuse ce matin. Vous aviez toujours détesté ce calme, avant l'incident. Aujourd'hui, il vous reconforte, car il annonce le désert, la solitude, la simplicité.

Vous tournez la tête vers la forêt et soupirez longuement.

Une cloche sonne au loin, celle de l'église de Saint-Antonin-Noble-Val, petite commune d'Occitanie dans le sud de la France. Bientôt, des centaines de personnes se rueraient sur les étals du marché, vous devez vous dépêcher si vous voulez éviter la cohue.

— Maman ! Tu vas tomber malade, rentre !

Judith, votre fille de seize ans, se tient à la fenêtre de sa chambre. Elle porte sa salopette du dimanche en jean brut, celle que vous avez achetée aux fripes l'an passé. Elle a attaché ses longs cheveux bruns en un grossier chignon sur le côté droit et s'est maquillée avec du khôl noir épais. Une couche de fond de teint couvre son acné adolescente.

— Il est tôt ! lui répondez-vous, surprise. Tu es tombée du lit ?

Vous lui souriez, amusée.

— Tu m'as demandé de venir avec toi, tu te rappelles ? Ou tu as déjà oublié ?

Vous secouez la tête. Bien sûr que non, vous n'avez pas oublié. Vous désirez profiter de tous les instants qu'il vous reste avec Judith. À la rentrée prochaine, elle partira en internat et vous ne la verrez plus que le week-end.

— Dépêchons-nous avant qu'il y ait trop de monde.

Judith étouffe un petit rire.

— J'ai dit quelque chose de drôle ? demandez-vous.

— Non. C'est juste que quand tu vends sur le marché, tu pries pour qu'il y ait des gens, et quand tu ne travailles pas, tu ne veux personne !

— C'est vrai, avouez-vous. Aujourd'hui, c'est juste toi, moi et les légumes.

Une fois dans le salon, vous refermez la baie vitrée, mais pas sans un regard pour la forêt derrière vous.

Judith court mettre ses chaussures tandis que vous passez par la buanderie à l'entrée du garage. Hugo, le chien de Judith, vous rentre plusieurs fois dans les jambes. Sa tête vous arrive à mi-cuisse et vous la caressez distraitemment en cherchant une paire de chaussettes sèches. Ses pattes tremblent, il est vieux, le vétérinaire dit que c'est un équivalent d'arthrose et qu'il n'y a rien à faire.

Quelques minutes plus tard, vous êtes chacune sur votre vélo et Hugo court à vos côtés sur la route.

Judith avance plus vite que vous et vous l'observez le cœur lourd et léger à la fois. Physiquement, elle est le portrait de son père, mais elle a pris tant de vos défauts et de vos manies que vous avez parfois l'impression de vous contempler dans un miroir. Pourtant, elle ne vous ressemble pas. Ses cheveux sont aussi bruns que les vôtres sont roux. Vous êtes petite et mince alors que Judith mesure une dizaine de centimètres de plus que vous et a des formes plus développées. Elle vous envie souvent vos yeux vairons, elle n'aime pas ses yeux marron, elle les trouve ennuyeux. Elle n'y décèle pas cet éclat de curiosité et de vie que vous y voyez vous. Le même éclat qu'avaient les yeux de son père.

Vos seuls points communs sont vos cicatrices au visage. La sienne, une fine marque blanche sur le front, et les vôtres, une succession de lacérations sur votre joue droite. De loin, elles ressemblent presque à une étoile. Les gens essaient de ne pas les fixer, mais leur regard glisse toujours vers votre joue. Vous ne leur en voulez pas, vous n'y faites plus attention.

Hugo commence à ralentir et vous réalisez qu'il peine de plus en plus. Quel âge a-t-il, déjà ? Treize ans ? Presque quatorze ? Vous êtes

allées le chercher à la SPA du Ramier près de Montauban quand Judith avait six ans. Vous souhaitiez lui changer les idées et lui offrir une compagnie. Hugo a tenu ses promesses, les cauchemars de la fillette ont disparu dès que le chien s'est installé aux pieds de son lit. Vous craignez le jour où vous le retrouverez allongé, mort dans son sommeil, à vos pieds.

Judith vous lance un regard triste. Bientôt, il ne sera plus capable de vous accompagner. Peut-être devriez-vous investir dans ces remorques à vélo pour continuer de l'emmener avec vous lors de vos balades. Il le mérite.

Enfin, vous arrivez au marché. Judith sort de son sac la gamelle pliable du chien, mais a oublié d'emporter l'eau. Elle lève la tête vers vous, ennuyée.

— Heureusement, moi, je pense à tout !

Oui, vous êtes prévoyante. Pas pour Hugo, il peut boire à la petite fontaine, mais pour Judith et vous. Vous avez toujours de quoi boire et manger dans votre sac. Toujours de quoi vous défendre aussi, un spray au poivre qui a pris tant de chocs qu'il est là davantage pour vous apporter une sensation de sécurité que pour sa réelle efficacité. Peut-être devriez-vous le changer, d'ailleurs. Vous irez cette semaine. C'est décidé.

Hugo se désaltère avec enthousiasme et regarde tout autour de lui. Judith accroche sa laisse à son collier et il se débat. Il ne fera de mal à personne, vous le savez toutes les deux, mais les gens lisent trop les faits divers et font des amalgames. Les habitants du coin feraient mieux de s'inquiéter de ce que leurs voisins sont capables de faire à l'abri des murs de leur maison plutôt que de leurs chiens.

Judith avance vite, elle a hâte de rentrer. Elle ne vous accompagne que pour vous faire plaisir. Vous n'aimez pas la laisser seule à la maison de toute façon. Les rares fois où vous vous y obligez, vous fermez toutes les fenêtres et les portes à clef.

Quelqu'un vous appelle. Vous tournez la tête et reconnaissez votre voisin, Paul. Vous lui rendez son sourire. Sa femme est en train de se servir derrière à l'étal de légumes. Elle et ses fichues poches plastiques ! Comme d'habitude, elle est sur son trente-et-un et monopolise la conversation. Elle se retourne vers vous et vous fait de grands gestes alors qu'elle n'est qu'à quelques mètres.

— J'arrive, Karen ! crie-t-elle.

Vous lui souriez, forcée. C'est votre voisine la plus proche et vous ne pouvez pas l'ignorer, pas devant Paul, son mari, votre seul et véritable ami ici. Il vous regarde presque avec pitié.

— Tu peux y aller... vous encourage-t-il.

Mais déjà, sa femme est là et sa voix nasillarde le coupe.

— Alors, Karen ! s'écrie Marion. *What's new* ? Tu sais qu'ils cherchent un remplaçant à ce pauvre Barbieux au collège ? Le malheureux a dégringolé les marches depuis le troisième étage ! Ma nièce m'assure que c'était un accident, mais on les connaît bien, ces petites racailles, hein ? J'aurais bien pris le poste, mais avec le cabinet... non... je ne peux pas les laisser. J'ai toujours rêvé d'être prof, est-ce que je te l'avais dit ? Paul m'a souvent encouragée, mais...

Vous apercevez Judith faire marche arrière pour éviter les voisins. Vous lui faites un geste de tête pour continuer. Vous allez en avoir pour longtemps. Vous essayez de vous concentrer sur ce que raconte Marion, mais même Paul ne suit plus. Alors, vous hochez la tête en rythme et, par politesse, vous prononcez un « oui » et un « oh » par-ci par-là.

— Oh, et cette vigne qui sort de notre côté du bois ! se plaint-elle. C'est une saleté ! Tous les ans, il faut la couper ! C'est une coriace ! Moi, je pense qu'on devrait aller la déraciner à la base. Se débarrasser des racines pour pas qu'elle revienne l'an prochain. *What do you think, Karen* ?

Marion place des phrases en anglais dans sa logorrhée autocentrée

et vous vous demandez si elle projetait vraiment de remplacer le professeur d'anglais du collège. Son accent est horripilant, et même vous, vous n'êtes pas vraiment sûre de comprendre toujours ce qu'elle veut dire. À côté d'elle, Paul s'ennuie, mais hoche la tête, attentif comme toujours au moindre désir de son épouse. Sa moustache grisonne sous son nez et ses tempes commencent à se dégarnir. Très à cheval sur sa santé et sur son corps, il court plusieurs fois par semaine et s'entraîne à la boxe et au karaté à Caussade. Gendarme depuis vingt ans, il n'a jamais quitté Saint-Antonin. Marion, sa femme, est l'archétype presque stéréotypé de la fille de la ville coincée à la campagne. Toujours habillée comme si elle sortait d'une réunion importante, personne ne l'a jamais vue sans ses talons de huit centimètres ou vêtue d'autre chose que d'une robe ou d'un tailleur. Ses cheveux sont impeccablement coiffés, quoiqu'avec un look un peu rétro, mais pas assez pour être considéré comme vintage.

— Paul n'a pas envie d'aller la couper, cette vigne. Il dit qu'il ne faut pas la déranger.

Vous approuvez.

— Elle ne me dérange pas non plus, assurez-vous, je la coupe au printemps quand elle arrive près de chez moi et c'est tout.

Marion n'a pas l'air convaincue et tente de vous raisonner.

Enfin, après plus de dix minutes des petites histoires de Marion, vous parvenez à vous échapper. Un peu plus loin, Judith choisit un chou-fleur bien gros et le glisse dans un de ses sacs en tissu. Vous les cousez ensemble à partir de vêtements que vous ne portez plus.

Vous croisez l'ancienne professeure principale de Judith qui vous parle de ce pauvre Barbieux à son tour. Les gens d'ici s'imaginent vraiment que parce que vous êtes irlandaise, vous voulez devenir professeure d'anglais. Ils en oublient votre métier, celui qui vous plaît et qui vous fait vivre, votre fille et vous. Finalement, votre interlocutrice semble s'en souvenir, peut-être a-t-elle lu l'ennui sur votre visage, et

vous demande quand vous allez de nouveau tenir un stand au marché avec vos créations.

Vous retrouvez Judith devant le stand d'une association de protection animale après avoir acheté un kilo de champignons. Elle a toujours été attirée par le végétarisme. Vous n'y voyez aucun inconvénient, vous-même n'aimez pas la viande, vous n'en achetez pas souvent et de moins en moins depuis que Judith vous fait part de ses scrupules.

Enfin, après avoir recroisé Marion et Paul et leur avoir échappé à nouveau, vous terminez vos dernières courses. Heureusement, car la foule de touristes vient d'arriver et les allées du marché deviennent de plus en plus difficiles à arpenter.

— On a tout ?

Votre fille hoche la tête.

— Je pense.

— Bien. Petit déjeuner ?

Le visage de Judith s'illumine. C'est votre petit rituel à chaque fois qu'elle vous accompagne au marché.

Vous vous arrêtez au café de la halle et vous vous installez sous un radiateur de la terrasse. De là où vous êtes, vous pouvez contempler les façades en vieille pierre grisonnantes d'où pendent, à certains balcons, des jardinières qui attendent désespérément le retour des beaux jours pour refleurir.

Pierre, le gérant, n'a rien contre le fait de laisser rentrer Hugo, mais vous n'avez pas froid et Judith non plus. Elle tient ça de vous. Alors que tout le monde porte un large manteau, une enfilade d'écharpes et de bonnets ainsi que de grosses paires de gants, vous n'avez enfilé qu'un pull épais et une écharpe légère. Ces Français sont bien frileux. Vous vous souvenez avec nostalgie des fins d'après-midi d'hiver irlandaises.

Sans que vous ayez eu besoin de commander, Pierre approche avec un chocolat chaud à la cannelle pour Judith et un café allongé

pour vous. Il pose aussi sur la table une assiette avec un croissant et une chocolatine en vous faisant un clin d'œil. Vous le lui rendez et attrapez le croissant. Judith se frotte les mains et enlève sa paire de gants en coton. Elle les pose sur la table, à côté de son téléphone bien en vue, l'écran déverrouillé.

— Tu attends un message ? vous renseignez-vous en serrant vos deux mains autour de la tasse bien chaude.

Le visage de Judith se décompose et vous ne savez pas si vous devez rire ou vous inquiéter.

— Ce... Ce n'est rien. Tu ne veux jamais parler de ça, de toute façon.

— Comment ça ?

— Ben, de ça, *mum*. Des garçons...

— Des garçons ? Tu en rencontreras tellement !

Judith secoue la tête. Elle est tracassée, vous le voyez bien, alors vous faites un effort.

— Qui c'est ?

— Personne, répond tout de suite Judith. Tu ne le connais pas.

— Je n'ai pas besoin de le connaître. Tu ne veux pas m'en parler ?

Judith soupire. Quel dommage que vous n'arriviez pas à discuter de ces choses-là avec elle. Cela crée un fossé entre vous alors que vous étiez autrefois si proches. Elle sait que votre mariage n'a pas été heureux et vous la soupçonnez de ne pas vouloir vous parler de sa vie amoureuse pour ne pas vous faire penser à la vôtre, ou plutôt à son inexistence.

— C'est pas que je ne veux pas, explique Judith, c'est juste que tu vas encore dire que ça ne sert à rien de s'en faire ou de s'emballer parce que ça ne durera pas. Qu'on n'a pas besoin d'un garçon pour être heureuse, tout ça, quoi...

Vous vous retenez de déclarer que c'est le cas, que cela ne durera pas, que cela ne doit pas durer.

— N'est-ce pas ? pointe Judith.

Une fanfare de rue s'est mise à jouer au coin près du café. Il y a un accordéon, vous trouvez cela à la fois cliché et agréable. Vous tentez de vous concentrer dessus plutôt que sur cette angoisse qui commence à naître dans votre estomac. Judith a raison, vous n'arrivez pas à parler de cela avec elle.

— Non. Je ne peux rien dire, je ne connais pas l'histoire. Je ne dirai rien, promis.

Et vous espérez pouvoir tenir votre promesse.

Judith a l'air un peu soulagée et cela vaut tous vos efforts.

— C'est juste que...

Elle se penche vers vous et chuchote en anglais :

— Quelqu'un nous observe, maman.

Vous vous tournez discrètement. Un homme d'une quarantaine d'années scrute votre table, intéressé. Impossible de dire si c'est Judith ou vous qu'il fixe si passionnément, vous êtes assises l'une à côté de l'autre. Deux tasses se trouvent sur sa table. Des volutes de vapeur s'en élèvent, mais vous ne voyez personne d'autre. Un manteau rouge avec un col en fourrure repose sur la chaise déserte tirée en arrière. Quelqu'un l'accompagne de toute évidence. Une cigarette est en train de s'éteindre dans le cendrier en verre devant lui.

— C'est qui ce type ? souffle Judith. Je l'ai jamais vu.

— Je ne sais pas. Peut-être que sa femme est partie aux toilettes. Les touristes, tu sais, ils ne sont pas polis.

— Je n'aime pas quand les gens te fixent, *mum*.

Vous levez les yeux vers la vitre de la voiture sur le trottoir. Vous y apercevez son reflet qui se retourne sur sa chaise. Il doit chercher sa femme. Toute votre attention revient sur votre fille.

— Il est en terminale, commence à raconter Judith. Je sais ce que tu vas dire, qu'il est trop vieux pour moi et que dans un an il partira faire ses études ailleurs et que ça ne tiendra jamais, mais je sais que ça

tiendra, tu comprends ? Je le sens. C'est au fond de moi, je ne peux pas l'expliquer.

Vous buvez une toute petite gorgée de café. Vous n'avez pas à vous inquiéter, en fin de compte. Dans quelques mois, le Roméo de votre Juliette partira à Toulouse ou encore plus loin et disparaîtra de la vie de Judith, donc pas de quoi vous angoisser.

Vous regardez une nouvelle fois dans le reflet de la vitre. L'homme est toujours seul et fixe sa montre. Vous vous tournez de nouveau vers lui. Il lève les yeux vers vous et vous fait un clin d'œil assorti d'un sourire qu'il veut séducteur. Sa femme apparaît derrière lui et s'installe à sa place, ses longs cheveux blonds rebondissant sur ses épaules. L'homme se dépêche de reporter son attention sur elle. Quel imbécile !

— T'avais raison, sa femme est revenue. Alors ? Tu en penses quoi ?

Elle a confiance en vous comme vous avez confiance en elle. Dommage que vous, vous n'ayez pas confiance dans le monde qui vous entoure.

— Tu verras, lui répondez-vous. Tu sais, moi je pense que si tu te poses trop de questions, tu vas tout gâcher toute seule. Tu dois être naturelle. Tu ne sais pas ce qui arrivera demain, lui non plus et moi encore moins.

Vous mentez. Bien sûr que vous savez ce qui va se passer. Peut-être pas demain ni après-demain, mais plus tard. Ce garçon se lassera de Judith et il la laissera, peut-être ne la préviendra-t-il même pas. Elle finira par revenir dormir avec vous quelques nuits avant de s'en remettre et, quelques mois plus tard, elle retombera amoureuse. Mais tout ça, vous ne pouvez pas le lui dire, elle ne vous croirait pas.

— Plus tu réfléchiras, reprenez-vous, plus tu te feras du mal toute seule. Ce n'est pas encore la fin de l'année, tu as le temps. Profite du moment présent !

Judith boit sa dernière gorgée de chocolat chaud et repose sa tasse sur la table. De la vapeur s'échappe de ses lèvres quand elle expire.

— Tu as raison.

Comment allez-vous faire quand elle partira pour l'internat en terminale ? Vous passez le dos de vos doigts sur sa joue et elle grimace. Elle n'aime pas les démonstrations d'affection en public.

— Le type chelou s'en va, regarde !

En effet, le couple quitte le petit café. Il pose une main possessive sur la courbure de hanche de sa femme et fait beaucoup d'efforts pour ne pas se retourner vers vous. Alors qu'ils disparaissent dans la foule du marché, vous remarquez un autre homme. Il est assis derrière le couple qui vient de partir. Deux tasses fument sur sa table, mais pas de manteau ni de sac à main de femme sur la chaise vide, seulement un sac à dos noir aux bretelles en cuir marron. L'homme regarde son café en souriant. Vous le trouvez séduisant, malgré vous, avec ses épaules larges et ses cheveux noirs épais et bouclés. Il a des mains fines et des doigts sans aucune cale, ce qui change des gars du coin. Il lève ses yeux sombres vers vous et vous fixe. Vous détournez les yeux.

Qu'est-ce qu'ont les hommes accompagnés aujourd'hui ? Ne savent-ils donc pas se tenir ?

Cela fait longtemps que vous n'avez pas trouvé un homme attirant et celui-là ne fixe pas Judith ni votre cicatrice, ce qui est une première depuis un moment. Parfois, vous vous demandez ce que cela ferait de retrouver quelqu'un et si vous pourriez faire confiance à nouveau.

À vos pieds, Hugo s'impatiente et vous sort de vos pensées.

— C'est l'heure d'y aller, je crois.

Judith se lève. Elle se tourne vers la grande baie vitrée du café et lève un pouce en direction de Pierre. Il lui répond de la même manière. Huit ans qu'ils ont ce rituel. Si Judith a aimé son chocolat, elle lève le pouce, sinon ou si elle souhaite juste embêter Pierre, elle baisse le pouce et il lui en apporte un nouveau. Bien sûr, elle fait ça le

plus souvent pour avoir un autre chocolat et Pierre joue le jeu. Lui non plus n'arrive pas à réaliser à quel point les années ont passé et à quel point Judith a grandi.

Vous vous levez toutes les deux et vous prenez en main la laisse d'Hugo qui se lève en manquant de faire tomber la table.

— Attention, Hugo !

Hugo est si content qu'il bat de la queue contre la couturière du village qui est installée à la table de devant. Elle se retourne quelque peu énervée, mais se radoucit en voyant que c'est vous. Elle passe même une main sur la tête d'Hugo qui la remercie d'un coup de langue baveuse.

— Oh, merci le chien... Bonjour, Karen ! Vous avez vu ? Je porte votre robe aujourd'hui !

Vous n'auriez jamais pensé que de toutes les habitantes du village, elle serait la première à vous commander des vêtements. Elle qui avait si souvent râlé parce que vous ne lui aviez pas demandé de travailler pour vous.

Vous faites un geste de main à Pierre et traversez la terrasse. Vous passez devant la table de l'homme qui vient de vous sourire. Il n'est plus là, son café est terminé et la tasse d'à côté, un chocolat chaud à la cannelle, n'a pas été touchée. Étrange.

Alors que vous rejoignez vos vélos à l'autre bout du marché, vous sentez que quelqu'un vous observe. Vous vous retournez plusieurs fois, mais ne voyez rien. Vous pensez devenir paranoïaque quand vous apercevez l'homme du café, au milieu du marché, seul. Il choisit ses légumes. Il ne peut pas être en train de vous espionner, n'est-ce pas ? Tous vos sens sont à l'affût du moindre signe de danger. Il ne vous regarde pas, il parle avec la maraîchère. Il ne fait attention ni à vous ni à Judith. Cela ne vous empêche pourtant pas d'accélérer le pas.

Vous passez à côté d'une petite fille blonde qui marche toute seule dans sa robe rouge d'été. Vous l'ignorez. Ce n'est pas le moment.

Enfin, vous rangez vos courses dans le panier à l'avant du vélo.

— Et si on prenait le long chemin ? proposez-vous à Judith en feignant l'excitation.

— Vraiment ? râle-t-elle.

— Oui, allez ! Ça fait longtemps ! J'aime beaucoup ! On roulera doucement.

— D'accord.

Judith ne sait pas dire non. Pour l'instant, vous aimez ça, mais vous avez bien conscience qu'arrivera un jour où il faudra qu'elle apprenne à le faire. Peut-être allez-vous devoir lui apprendre, vous. Vous n'en avez pas envie, mais vous préférez avoir le contrôle sur ce qui se passera, vous pourrez vous assurer qu'il ne lui arrivera rien. Si quelqu'un d'autre le lui apprend, elle pourrait souffrir, comme vous, vous avez souffert. Comme Maggie a souffert.

Bien sûr, ce n'est pas parce que vous appréciez les balades bucoliques, alors que votre panier à l'avant du vélo est bien chargé, que vous souhaitez prendre ce chemin. Non, c'est parce qu'il serait impossible de vous suivre sans être démasqué.

Vous montez chacune sur votre vélo et démarrez. Judith passe devant comme toujours et cela vous va, vous allez pouvoir regarder derrière vous sans l'inquiéter. Elle vous trouve déjà assez paranoïaque comme cela. Toutefois, est-ce vraiment de la paranoïa que d'avoir un sixième sens développé et de vouloir protéger son enfant ?

Le long chemin vous a fait perdre trente minutes, mais vous a fait gagner un sentiment de sécurité inestimable. Personne ne vous a suivies et vous vous en assurerez pendant une bonne heure après être rentrées à la maison.

Vous laissez Hugo dans le grand jardin qui fait le tour de la maison et allez sortir les oies de leur enclos. Vos voisins les plus proches pensent que vous en faites du foie gras. Ils ne se doutent pas une seconde que c'est une protection supplémentaire que vous avez

posée autour de la maison. Personne, à part Judith et vous, ne peut passer devant elles sans se faire repérer. En échange de leur détecteur d'intrus, les oies vivent une retraite paisible jusqu'à leur mort. C'est un marché honnête.

Les oies prennent possession du jardin et vous les observez, le corps tourné vers la route. La plus vieille d'entre elles vous frôle et vous quémante à manger. De la poche de votre pull, vous sortez quelques graines et la laissez picorer dans votre main.

Après un dernier regard vers la route, vous vous dirigez vers la maison. La vigne qui la recouvre s'est tant étendue le long des murs qu'il est impossible d'en distinguer la couleur. Vous allez bientôt devoir faire revenir quelqu'un pour dégager l'espace des fenêtres et des portes. La vigne commence à creuser la pierre du grenier et remonte dangereusement sur le toit.

Vous pénétrez dans la maison et fermez tous les verrous. Puis, vous posez vos clefs dans le fourre-tout sur le grand buffet bleu. Le petit couloir de l'entrée ne fait que deux mètres de long et donne sur l'immense salon et la cuisine ouverte. L'îlot central en bois massif sépare celle-ci du salon.

Vous avancez jusqu'aux canapés derrière lesquels la baie vitrée qui donne sur la terrasse s'étend et passez vos mains sur vos bras, vous avez pris froid. Cela faisait longtemps. Vous vous tournez vers l'escalier en bois.

Judith est montée dans sa chambre sans ranger les courses. De la musique s'élève du premier étage et pollue toute la maison. Vous n'aimez pas ces sons saturés aux basses mal réglées, mais vous ne dites rien. Cela vous va bien d'être seule au rez-de-chaussée après tout.

Vous regardez l'heure. Il est presque onze heures. Vous allez avoir le temps de travailler un peu avant le déjeuner, ni Judith ni vous n'aimez manger tôt.

Vous vous dirigez vers la porte du bureau sous l'escalier. À sa

droite se trouve celle du garage. Vous attrapez votre ordinateur portable et vos yeux glissent vers le tiroir, celui que vous n'ouvrez qu'une fois par semaine, au cas où. Vous tirez sur la petite poignée noire et saisissez le téléphone prépayé que vous y cachez. Vous ne vous en servez jamais, comme le spray au poivre. Vous l'attrapez avec son chargeur.

Vous vous installez à la cuisine, sur le bar en face de la fenêtre qui donne sur la route, et vous branchez le téléphone. C'est un vieux modèle, deux heures de charge lui suffisent pour tenir une semaine. Vous l'avez acheté au cas où vous devriez partir en urgence. Les batteries des nouveaux téléphones ne durent pas une journée avec toutes leurs applications et leurs fonctions inutiles. Celui-là n'a pas de mode tactile, il n'affiche pas d'images, ne prend pas de photos, et la seule application qu'on y trouve est un jeu où un serpent doit manger des points sans se mordre la queue. C'est votre rituel du dimanche que de le mettre à charger. Normalement, vous le faites plus tard, mais votre intuition vous dit de le faire plus tôt aujourd'hui. Vous avez froid et cela fait longtemps que cela n'est pas arrivé. Ce n'est pas un bon présage.

Hugo griffe à la porte. Vous ne lui ouvrez pas. Vous préférez le savoir dehors pour le moment. Le temps que votre paranoïa s'estompe et finisse par disparaître.

Vos pensées reviennent sur Judith. Elle est amoureuse. Vous vous rappelez avec douleur ce que vous ressentiez vous aussi à son âge.

18 JUIN 1991

Une étoile filante traverse le ciel. La senteur des fleurs se fait plus légère depuis que la nuit est tombée, mais persiste tout de même et embaume tout le jardin.

— Tu as vu ?

Vous tournez la tête vers Celynen. Vous êtes allongés à l'arrière du vieux pick-up. Celynen n'a pas encore le permis, mais il aide son oncle et sa tante depuis deux ans maintenant à la ferme, alors ils le laissent utiliser le pick-up dès qu'il en a besoin. Il porte sa tenue de travail, une grande salopette verte sur un t-shirt, autrefois blanc, devenu grisâtre avec le temps. Vous, vous avez mis votre robe la plus légère, la bleue qui met vos cheveux roux en valeur, et cela malgré les températures fraîches de la nuit. Vous voulez que Celynen ne voie que vous, et c'est le cas.

Là, garés dans le petit jardin public, vous ne pensez à rien d'autre qu'à lui.

— Oui, répondez-vous en souriant.

Celynen vous sourit en retour et vous posez votre tête contre son épaule. Il enroule son bras autour de vous. Vous ne vous êtes jamais

sentie aussi bien. Oh, bien sûr, vous n'avez pas vraiment de point de comparaison, vous êtes avec Celynén depuis déjà trois ans et vous n'avez connu personne d'autre avant lui, mais tout de même, on ne peut pas aimer aussi fort plus d'une fois, n'est-ce pas ?

Ses cheveux noirs bouclent presque jusqu'à ses épaules, mais il ne les détache que pour vous, vous savez comment le charmer pour l'en convaincre. Ses yeux marron vous font chavirer, et vous adorez frotter vos joues contre son menton large toujours bien rasé.

— Tu vas faire quoi comme vœu ? vous demande-t-il.

— Hmm, je ne sais pas, et toi ?

— Oh, moi, je sais ! Quitter ce trou paumé !

Vous riez. À vous aussi, il vous tarde de quitter Castleblayney, mais pas autant qu'à Celynén. Il est arrivé quatre ans auparavant de Newport au pays de Galles. Son accent vous envoûte et vous ne vous lassez pas de l'entendre parler. Vous ne vous en lasserez jamais.

— Et arrêter de travailler comme aide de ferme, continue-t-il. L'an prochain, on part à Belfast tous les deux, je deviendrai architecte, et tu sais quoi ? On quittera même l'Irlande, on ira en France ! On ira s'installer dans une grande ville, je serai super connu, et toi, tu pourras devenir styliste. Qu'est-ce que tu en penses ?

— Ça me semble plutôt pas mal !

Celynén se redresse sur son bras. Il vous regarde et passe une main sur votre joue.

— Pas mal ? C'est tout ? Tu ne t'y vois pas déjà ?

Non, vous ne vous y voyez pas. Vous voulez seulement être avec lui. La France ? Pourquoi pas. Mais pour un temps alors, car vous aimez bien trop l'Irlande. Vous avez toujours rêvé de vous installer à Dublin.

Une nouvelle étoile filante, plus lumineuse que les autres, traverse le ciel.

— Oh, regarde ! lancez-vous en pointant le ciel.

JAMAIS D'EUX SANS TOI

Celynén relève la tête, mais l'étoile filante a déjà disparu.

— Dommage, souffle-t-il. Fais donc un vœu pour nous deux !

Vous fermez les yeux et vous vous concentrez. C'est facile. Très facile, et vous espérez que Celynén aurait fait le même.

Vous souhaitez de passer votre vie enchaînés l'un à l'autre.

Le flash vous aveugle encore une fois et vous fermez les yeux. Il est mal réglé, mais vous ne faites pas de remarque. Malgré le froid mordant de cet après-midi d'hiver, vous ne posez qu'avec le pull de votre dernière collection et votre robe en lin épais. Vous êtes pieds nus sur la petite jetée du lac et vous sentez vos orteils s'engourdir. Vous devez poster les photos pour la nouvelle collection maintenant, avant le retour des beaux jours. Vous les retoucherez pour effacer vos cicatrices au visage, ce n'est pas très vendeur.

Vous vous tournez vers Lucile qui essaie tant bien que mal de régler l'appareil photo. Vous avancez vers elle en resserrant votre pull sur vous. Lorsque vous posez vos pieds dans l'herbe fraîche encore recouverte de la pluie de cet après-midi, vous accélérez pour la rejoindre. Il vous tarde d'avoir fini, cela fait plus de deux mois que vous travaillez tous les jours sur ce lancement. Il ne reste que quelques clichés à prendre puis à retoucher et vous pourrez enfin vous détendre quelques jours jusqu'aux premières commandes. Peut-être même prendrez-vous des photos de Lucile pour les tailles plus grandes, vos clientes en seraient ravies.

— Je ne comprends pas, Karen, la luminosité est atroce avec les reflets sur le lac, c'est un enfer. Si je ne mets pas le flash, on ne voit rien, si je le mets, c'est surexposé. Est-ce qu'on ne pourrait pas faire le shooting à un autre moment ? Peut-être dans une heure ? Ou demain matin ?

— C'est bon, Lulu, je vais le régler. Dans une heure, le soleil commencera à se coucher. Va sur la jetée, je vais faire un essai ou deux.

Il vous a fallu vous spécialiser dans de nouveaux domaines quand vous vous êtes lancée en solitaire dans cette aventure, mais cela valait le coup.

Lucile vous écoute comme elle le fait toujours. C'est votre meilleure amie et elle est venue passer le week-end chez vous. Cela a fait dix ans il y a quelques semaines. Les journaux ont reparlé de l'enlèvement non élucidé de la petite Maggie Priddy par son père dix ans auparavant, mais aucun journaliste n'est venu vous embêter cette fois. Seule Marion a fait une rapide intervention à la radio locale pour convaincre la municipalité de continuer les recherches. Elle veut voir Celynen derrière les barreaux, a-t-elle dit. Vous ne savez vraiment pas si elle fait ça pour vous aider ou pour se mettre en avant, encore une fois.

Lucile est l'une des rares personnes à ne pas vous traiter comme la mère dont l'enfant a été enlevée par son père. Après des années sans vous voir, elle a couru à votre secours à l'époque. Elle vous a aidée à traverser cette épreuve et vous accompagne toujours aujourd'hui. Sa vivacité d'esprit et son éternel optimisme sont des armes redoutables.

Vous ne discutez jamais de son père et de sa sœur avec Judith, elle ne le demande pas et cela vous arrange. Vous en avez trop parlé à l'époque, enfin, ils vous ont trop questionnée, les journalistes, les policiers, les voisins, même les inconnus dans la rue... Les années vous ont aidée à y penser avec moins d'amertume et de chagrin, mais le deuil

persiste. Présent et lancinant comme une crampe immuable autour de votre cœur déchiré.

— Karen ? vous appelle Lucile. Ça va ?

Vous secouez la tête pour reprendre vos esprits.

— Oui ! Ne bouge pas ! Je vais voir ce que je peux faire.

Lucile fait mine de poser en prenant des postures sensuelles à la limite de l'érotisme. Vous ne pouvez pas vous empêcher de rire et vous en perdez presque l'équilibre. Lucile, encouragée par vos rires, ne se fait pas prier et recommence en se lâchant de plus en plus. Difficile d'imaginer en la voyant ainsi que Lucile est une femme très complexée par ses rondeurs.

— Ah ben bravo ! crie une voix à l'étage. Je savais pas que c'était comme ça que vous travailliez !

Vous levez la tête vers Judith. Elle est appuyée sur le rebord de sa fenêtre et porte votre dernière robe.

Elle est parfaite.

Judith, pas la robe. Un écrin de beauté dans ce paysage fané. Ses yeux brillent d'un éclat de vie que vous lui enviez parfois. Vous aimeriez tant pouvoir immortaliser son innocence et la protéger de ce qui se passe à l'extérieur.

Un téléphone sonne. Vous regardez autour de vous avant de vous rappeler que le vôtre est à l'intérieur, sur l'îlot de la cuisine. C'est celui de Lucile, elle vous fait un petit signe d'excuse et retourne vers la maison en décrochant.

— Oui ?

Vous décidez de reprendre vos essais photo et vous vous accroupissez pour mieux cerner la lumière sur le lac à travers l'objectif.

Vous en êtes à plusieurs clichés quand vous entendez des pas se rapprocher de vous. Lucile parle encore dans le salon, c'est Judith qui vous a rejointe. Elle vous tend une main.

— Tatie Lulu n'a jamais vraiment su se servir d'un appareil photo.

Vous souriez et lui donnez l'appareil.

— Heureusement que j'ai la chance d'avoir une fille aussi douée alors !

Vous modifiez l'emplacement des réflecteurs de lumière et allez vous placer de nouveau sur la jetée. Lucile revient un quart d'heure plus tard.

— Oh, Karen, je suis désolée, je dois retourner à Toulouse. Marc doit rester au boulot ce soir, je dois rentrer garder les garçons !

Vous comprenez. Combien de soirées avez-vous annulé pour vous occuper de Judith ?

— Pas de souci, tu as le temps de manger quelque chose ?

Lucile secoue la tête, attristée de devoir reporter une fois de plus.

— Non. Pas si je veux arriver avant la nuit.

Vous faites signe à Judith que la séance photo est terminée pour aujourd'hui. Vous êtes bien trop déçue du départ de Lucile pour pouvoir continuer, et le soleil menace de se coucher d'un instant à l'autre. Vous finirez demain après-midi, en revenant du marché. Vos abonnées sur les réseaux sociaux, qui sont à l'affût de la moindre nouveauté, n'auront qu'à râler.

Vous attrapez les réflecteurs et les rapportez sur la terrasse où vous passez une paire de chaussures. Vous avez les pieds gelés et un frisson vous traverse.

— Oh, les filles, s'excuse encore Lucile, je suis tellement désolée de vous laisser comme ça ! Ça me faisait tellement de bien, en plus, d'être entourée de filles pour une fois !

Vous entendez la frustration dans sa voix. Son mari et elle ont eu quatre garçons turbulents. Elle aurait été prête à continuer à enfanter jusqu'à avoir une fille si un cancer du col de l'utérus ne l'avait pas arrêtée de force avant. Passer du temps avec vous, et surtout avec Judith qui n'est pas une adolescente casse-cou, est toujours pour elle une source de joie et de relaxation.

Vous raccompagnez Lucile jusqu'à sa voiture et la regardez toutes les deux s'éloigner sur la route. Elle a allumé ses feux de position, la nuit commence à tomber.

— Bon, dites-vous à Judith, soirée annulée.

— On peut quand même aller chercher des pizzas et regarder un film, hein ?

— Évidemment !



Hugo vous court dans les pieds quand vous vous rendez à la voiture.

— Non ! Tu restes là, toi !

Cependant, Hugo vous fixe la langue tombante et la queue battante. Il adore monter en voiture, mais vous ne voulez pas laisser Judith seule. Vous repoussez le chien de la main et lui ordonnez de rester à la maison. Il aboie, mécontent.

— Non. Tu gardes la maison, d'accord ? Et n'embête pas les oies !

Hugo finit par s'asseoir, puis va s'allonger devant la porte de la maison, le regard triste. Vous montez dans la camionnette, un pincement au cœur. Si Judith avait bien voulu vous accompagner, vous n'auriez pas dû laisser Hugo.

Sur le chemin, quelque chose vous irrite, vous ne savez pas quoi. Vous ne voyez rien dans les rétroviseurs. La nuit est entièrement tombée et vous vous enfoncez enfin dans le village après avoir traversé la campagne pendant dix minutes.

Le club des sexagénaires profite de l'éclairage des grands lampadaires pour lancer quelques dernières boules sur le terrain de pétanque.

Une petite silhouette frêle, vêtue d'une robe d'été rouge, patiente sur le banc en face de la pizzeria. Vous lui souriez en passant à côté. Elle vous rend votre sourire et continue d'attendre, silencieuse, les

jambes pendant dans le vide et sa peluche dinosaure bien installée à côté d'elle sur le banc. Vous lui faites un signe de main en ressortant, mais elle ne vous regarde plus, elle parle à sa peluche.

Vous retournez à la camionnette, les bras chargés, et quelque chose attire votre attention. Quelqu'un traverse la place. C'est étrange, car cette silhouette ne vous dit rien, et pourtant, à force, vous avez appris à reconnaître à peu près tout le monde ici. Le temps d'attraper vos clefs dans la poche de votre jean, la silhouette a disparu.

Vous revenez à la maison avec deux pizzas végétariennes. Hugo vous fait la fête quand vous vous garez. Vous refermez le portail à double tour et avancez vers la maison. Hugo passe entre vos jambes, à l'affût d'une maladresse de votre part qui s'achèverait par la chute des pizzas sur le gravier.

Le grand chèvrefeuille, qui remonte le long de l'enclos des oies, recommence à faire de tout petits bourgeons. Vous vous arrêtez pour essayer de les distinguer dans le noir. Vous pourrez bientôt profiter de son parfum enivrant. Hugo s'assied et lève la patte. Vous riez et lui caressez la tête d'une main avant de vous diriger de nouveau vers la maison. SaChat passe derrière vous telle une ombre furtive.

Vous n'avez rien vu d'inquiétant sur le chemin du retour. Vous vous faites des idées et vous le savez. La silhouette de Judith se dessine à travers la fenêtre. Elle est en train de danser devant la télévision en tenant la manette de sa console de jeux. Un poids disparaît de votre poitrine. Vous vous exercez à la laisser plus souvent seule et de plus en plus longtemps. Elle n'aime pas cela, car elle pense que vous ne lui faites pas confiance, elle ne saisit pas que c'est votre seuil de tolérance à vous que vous testez. Bientôt, vous ne la verrez plus que les week-ends. Vous devez vous entraîner, sinon vous mourrez d'inquiétude. Pour elle, vous êtes juste paranoïaque. Elle vous le lance comme une insulte les rares fois où vous vous disputez. Elle connaît pourtant votre

peine, mais son désir d'indépendance adolescent est plus fort que l'empathie qu'elle vous témoigne. Vous ne pouvez pas lui en vouloir, mais cela ne vous empêche pas de faire attention, très attention.

— C'est moi ! criez-vous en refermant la porte à clef derrière vous.

Dehors, Hugo aboie après SaChat, le chat noir, qui embête les oies.

Judith met son jeu de danse en pause et arrive dans la cuisine, transpirante. Vous fronchez le nez et attrapez son t-shirt par le bout des doigts.

— Hmm, je ne savais pas que les jeux vidéo faisaient autant transpirer.

Judith hausse les épaules, ouvre les deux boîtes à pizza que vous avez posées sur l'îlot de la cuisine et se frotte les mains. Vous mangez debout en discutant et en riant.

Quelque chose attire votre attention sur la terrasse et vous tournez la tête d'un geste vif.

— C'est juste le chat, *mum*.

Judith n'a pas levé la tête de son téléphone, elle a l'habitude.

Vous apercevez enfin le chat. Il chasse quelque chose, probablement un mulot.

— Il n'y a rien ici. Tu lis trop de romans policiers.

Vous ne lisez pas trop de romans policiers, vous n'en lisez pas en fait, mais il vaut mieux que votre fille croie que vous lisez trop plutôt qu'elle ne pense que vous êtes folle à lier. Ou pire encore, qu'elle découvre la vérité.

Vous regardez tout de même une dernière fois en direction de la terrasse. Les lampes solaires éclairent faiblement le jardin, il n'a pas fait assez beau aujourd'hui. SaChat a disparu, il a probablement attrapé sa proie et doit être en train de jouer avec quelque part, éternisant ses supplices, sadique, jusqu'à la fatidique mise à mort.

— Alors ? Avec ce garçon ?

— Mattéo, maman.

Elle vous a appelée « maman ». Elle ne vous appelle ainsi que lorsqu'elle n'est pas contente. Vous ne vous souvenez pas qu'elle vous ait dit le prénom de ce garçon et vous êtes d'autant plus étonnée qu'elle vous en veuille pour cela.

— Oui, Mattéo, oui. Alors ? La semaine dernière, tu me disais que tu le sentais bien.

Judith soupire. Son visage s'est assombri. Elle vous fait de la peine, plus que vous ne l'auriez imaginé. Même si vous êtes rassurée que tout ne semble pas se dérouler en vue d'une relation, vous n'aimez pas voir votre fille souffrir. Vous voudriez prendre sa peine et la faire vôtre, la délivrer et lui rendre son sourire.

— On n'est pas obligées d'en parler, tu sais.

— Non ! Non, c'est pas ça. C'est juste que... il ne m'écrit plus.

Vous levez un sourcil.

— Est-ce que tu sais pourquoi ?

— Si je savais pourquoi, je serais pas malheureuse, maman !

Vous êtes sur le point de dire que ce n'est pas forcément corrélé, mais vous vous retenez. Il ne sert à rien de la contredire.

— Bien, alors c'est un idiot, si tu veux mon avis. Tu es une magnifique jeune fille, intelligente et...

— Et grosse ! Et recouverte d'acné ! Voilà ce que je suis, maman !
Ouvre les yeux !

Des larmes brillent dans ses yeux et roulent à présent sur son visage. Vous vous en voulez, vous avez touché une corde sensible et la voilà partie dans un sombre cercle d'autoflagellation. Ce n'est pas la première fois qu'elle parle d'elle en ces termes et vous n'aimez pas cela. Vous ne savez pas quoi faire, vous vous sentez désarmée et inutile.

— Ma chérie, pourquoi tu dis ça ?

Vous vous approchez et la serrez dans vos bras. Elle est encore moite de ses exercices devant la télévision. Est-ce pour cela qu'elle vous a demandé d'acheter ce jeu ? Pour perdre du poids ?

Vous prenez son visage dans vos mains et essuyez ses larmes avec vos pouces. Elle sourit pour vous faire plaisir.

— Tu es magnifique, ma belle. Tu es la plus...

Elle vous repousse et détourne la tête.

— Non, maman, je ne suis pas la plus belle ! Je ne suis même pas belle, en fait.

— Pourquoi tu dis...

— Mais regarde-moi ! Regarde-moi vraiment ! Pas avec tes yeux de mère ! Regarde-moi avec des yeux d'inconnue ! C'est pas étonnant que Mattéo se soit moqué de moi. Je ne ressemble à rien ! Je me tartine trois tonnes de fond de teint tous les matins pour cacher mes boutons et je ne rentre dans aucune de tes robes en M ! Je dois mettre du L, *mum* !

— Mais tu es grande, aussi, chérie !

— Non, je ne suis pas grande ! Pas si grande que ça ! Tu dis ça parce que toi, tu es petite ! Tu ne me vois pas, maman ! Je ne montre jamais mes jambes. Elles sont toutes molles et pleines de cellulite ! C'est normal qu'aucun garçon ne veuille de moi ! Et les autres filles du lycée, elles sont tellement belles ! Comment tu veux que je rivalise avec une Natasha Tremens ? Je suis hideuse, je me déteste !

Vous serrez Judith contre vous encore plus fort. C'est votre petite fille, elle ne doit pas se sentir comme ça.

— C'est de la torture d'être moi, *mum* !

Une douleur aiguë traverse votre cœur et vous coupe presque le souffle. Vous faites tant d'efforts pour la protéger et voilà qu'elle est sa propre persécutrice.

— Ce n'est pas seulement le regard des garçons, tu sais, c'est la façon dont tu te vois, toi. C'est toi qui décides que tu te trouves hideuse, et tu ne l'es pas !

Judith ne répond pas et se détache de vous. Elle ne comprend pas, elle ne le pourra pas avant des années. Pourtant, vous avez envie de la secouer pour accélérer le processus. Et de gifler ce Mattéo, aussi.

Judith passe ses mains sur son visage et souffle pendant plusieurs secondes. Elle se retourne vers vous quand...

Quelque chose dehors.

Vous tournez la tête vers l'entrée. Les oies commencent à chahuter. Elles ne réagissent jamais comme ça avec le chien et le chat, même lorsqu'ils cherchent à jouer avec elles.

Vous faites un signe à Judith d'écouter et vous posez une main sur son bras, protectrice.

Les oies crient de plus en plus fort. Quelqu'un est dehors, dans le jardin, ou devant la maison.

— Qui vient nous voir à cette heure-là ? s'inquiète Judith en essuyant les larmes sur ses joues.

Elle s'éloigne vers l'escalier. Elle ne veut pas qu'on la voie dans cet état.

Vous vous placez devant la baie vitrée. Rien ne bouge. Vous vous penchez pour regarder par la petite fenêtre de l'entrée qui donne sur la route. Aucune lumière. Si quelqu'un était arrivé, les détecteurs de mouvement auraient actionné les lampes solaires.

— Elles sont peut-être juste en train de s'exciter toutes seules, énonce Judith, qui hésite à monter à l'étage. Ça ne serait pas la première fois. Elles sont un peu débiles, tes oies.

Elle frotte ses doigts sous ses yeux pour effacer le mascara qui a coulé.

Vous reprenez petit à petit votre calme et vous apprêtez à répondre enfin à votre fille quand...

JAMAIS D'EUX SANS TOI

TOC TOC TOC

Quelqu'un frappe.

— Karen ! hurle une voix. Au secours ! Ouvre-moi ! Karen !

Quelque chose claque contre la porte.

23 JUIN 1997

La portière de la voiture claque derrière vous. La maison est sortie du sol si vite, vous ne vous êtes pas rendu compte du temps qui est passé. Le soleil illumine les murs blancs au point que vous êtes obligée de plisser les yeux pour ne pas être aveuglée. Tout reste à faire bien sûr, vous allez peindre les portes et les fenêtres en bleu, pour commencer, et vous vous attellerez au jardin dans quelques mois, après l'accouchement. Ou peut-être avant, vous avez tellement d'idées. Dans le jardin, vous planterez un chèvrefeuille pour célébrer la naissance de votre enfant, ça sera le sien et ils grandiront tous les deux en même temps. Celynne veut faire grimper de la vigne sur la maison et la voir recouvrir la pierre au fil des années. Il a déjà planté les petits pieds le long des murs. Il a promis que d'ici dix ans, la maison en serait entièrement recouverte. Vous en doutez, mais son optimisme vous fait sourire. Vous l'aimez tellement.

Celynne vous montre fièrement l'étage depuis le jardin.

— Et là, ça sera la chambre du petit, vous indique-t-il en anglais.

Vous ne parlez pas encore bien français. Cela ne fait que quelques mois que vous êtes arrivés. Celynne le parle très bien, lui, il était déjà

presque bilingue avant de venir travailler ici. Il n'a jamais su vous expliquer pourquoi il aimait autant ce pays.

« C'est comme ça, c'est tout », énonce-il à ceux qui le lui demandent.

Celynen pose une main sur votre ventre rebondi et vous soupirez de bonheur. Vous n'osez pas lui dire que vous savez que ce n'est pas un garçon. Il ne vous croirait pas et il serait tellement déçu, mais vous savez que le jour où il la tiendra dans ses bras, ses barrières tomberont et il sera le plus heureux des hommes.

Derrière vous deux, Dacey, l'associé de votre mari, porte vos valises. Vous viviez chez lui le temps que la maison soit finie. Le bail de votre appartement s'est terminé deux mois auparavant. Dacey vous aime bien, un peu trop, et vous êtes bien contente de quitter sa maison. Ses regards appuyés ne vont pas vous manquer, et sa femme jalouse non plus.

L'air est doux et le soleil éclaire d'un halo votre nouvelle maison. De là où vous êtes, vous pouvez apercevoir le petit lac derrière. Vous y ferez installer un ponton, c'est décidé. Vous y apprendrez à votre fille à faire des ricochets. Vous vous y voyez déjà.

Celynen vous prend le bras jusqu'à l'entrée et vous ouvre la porte.

— *My Queen* ! rit-il en s'inclinant.

Vous entrez. C'est parfait. Tout simplement parfait. Vous vous retournez vers lui et vous hissez sur la pointe des pieds pour l'embrasser. Vous n'avez jamais été aussi heureuse de votre vie. Votre mère avait tort, vous avez bien fait de rester avec votre amour de jeunesse, bien fait de le suivre au fin fond de la France et de l'épouser. Il a réussi. C'est un architecte très demandé à présent, et d'ici quelques mois, il engagera une assistante pour vous permettre de reprendre votre passion, le stylisme. Vous vous êtes remise à dessiner le soir en rentrant du travail. Vous portez d'ailleurs une robe que vous avez

JAMAIS D'EUX SANS TOI

pensée et cousue vous-même. Fleurie et longue, elle flatte votre silhouette de femme enceinte. Vous n'auriez pu rêver meilleure vie.

Celynén fait un geste de bras pour vous présenter le salon. Un courant d'air froid vous fait frissonner. Celynén se moque de vous tendrement et vous prend de manière possessive dans ses bras pour vous réchauffer.

17 AOÛT 1997

Vous avez fait une fausse couche. C'était une petite fille. Cela fait deux jours que vous pleurez sans discontinuer. Affligée, vous ne sortez plus de votre lit depuis que vous êtes rentrée de l'hôpital. Vous en étiez à sept mois et les médecins vous ont forcée à accoucher ; ils vous ont bourrée de drogue. Vous avez vécu toutes les peines de l'accouchement. Pour un bébé mort.

Celynén vous a tenu la main tout le long, mais vous avez bien vu à son regard qu'il n'était pas aussi triste que vous lorsqu'il a compris qu'il s'agissait d'une fille. Vous n'arrivez pas à lui en tenir rigueur, cela sera plus facile pour vous de vous en remettre.

Ils l'ont enveloppée dans une couverture à rayures blanches et bleues, puis vous ont laissée la bercer dans vos bras quelques minutes avant de vous la reprendre.

Vous vouliez l'appeler Elizabeth.

12 JANVIER 1999

Vous êtes de nouveau enceinte. Celynén est fou de joie et vous soutient comme seul le meilleur des maris le pourrait. Il a engagé une aide à domicile pour que vous n'ayez rien à faire et prend de nouveaux projets pour pouvoir la payer. Vous ne le voyez presque plus.

Les médecins ont dit que votre fausse couche était due au surmenage, alors vous passez votre temps à aller du lit au canapé. Vous ne faites rien d'autre. Celynén ne vous touche plus non plus et cela vous va, car malgré le repos forcé, vous êtes épuisée. Vous êtes petite et très menue, la grossesse vous fatigue, mais la sentir bouger dans votre ventre vous redonne un souffle de joie et d'énergie à chaque fois.

Cela fait deux bonnes heures que vous êtes partie vous coucher seule. Vous caressez votre ventre en chantonnant une chanson de John Lennon dont vous changez les mots « daddy » et « boy » en « mummy » et « girl ».

— *Close your eyes. Have no fear. The monster's gone. He's on the run and your mummy's here. Beautiful, beautiful, beautiful, beautiful girl. Beautiful, beautiful, beautiful, beautiful girl. Before you go to sleep, say a little prayer. Every day in every way, it's getting better and*